

## **Oliver Twist**

### **Mais à quoi bon?**

*Oliver Twist*, Royaume-Uni / République tchèque / France 2005,  
121 minutes

---

Number 240, November–December 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59030ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

(2005). Review of [Oliver Twist : mais à quoi bon? / *Oliver Twist*, Royaume-Uni / République tchèque / France 2005, 121 minutes]. *Séquences*, (240), 47–47.

## OLIVER TWIST

### Mais à quoi bon ?

Que se passait-il dans la tête de Roman Polanski quand la décision de faire une énième version d'*Oliver Twist* est tombée ? L'œuvre de Dickens représentait-elle tant d'attraits que son adaptation en devenait incontournable ?

Simon Beaulieu

On raconte que Polanski voulait simplement s'attaquer à un truc plus léger après avoir fait une prenante incursion dans les horreurs de la Shoah (*The Pianist*). On se retrouve donc, une Palme d'or plus tard, devant un projet qui, de prime abord, sans faire figure d'œuvre tampon ou encore de moment transitoire, apparaît, dans un corpus d'une certaine envergure, comme une bien mince proposition.

Les attentes étant rarement une bonne chose dans la réception d'un film, mettons donc au rancart les vellétés de mauvaise foi et posons la question directement : qu'en est-il de monsieur Polanski et de sa version de ce classique de la littérature anglaise ? Arrive-t-il à transcender un tant soit peu son sujet pour lui donner un nouvel éclairage ou encore accouche-t-il d'une mouture qui soit digne de mention ? La réponse déçoit. Vraisemblablement, le pauvre destin du petit orphelin martyrisé par tout un chacun et donné en pâture à l'homme, qui revêt pour l'occasion son plus vil costume, nous laisse irrémédiablement sur notre faim. On reste au premier niveau, là où le pop-corn se vend bien et où tout le monde peut se caler dans son siège confortablement pour assister, sans grand risque, au spectacle en famille.

Mais ne vous trompez pas. Nous sommes loin d'être devant de l'ouvrage bâclé : l'histoire est racontée dans les règles de l'art du classicisme narratif, le jeu est livré sans faille majeure, la photo et la direction artistique sont appréciables à souhait et les figurants sont placés aux bons endroits... Bref, la cargaison arrive à bon port. Mais le problème véritable, c'est la destination. Disons plutôt l'objectif visé.

**... ce qui importe avec Polanski, c'est avant tout l'histoire à raconter plutôt que la façon de la raconter — sans qu'il y ait ici aucune connotation péjorative.**

Polanski n'est pas reconnu pour être le roi de l'entourloupette narrative. C'est un cinéaste honnête qui, narrativement parlant, ne tourne certainement pas autour du pot et qui, surtout, se livre à la pratique d'un cinéma qui n'a rien à cacher et qui représente, en quelque sorte, l'application hors Hollywood de la façon de faire hollywoodienne, et ce, dans sa manière la plus aboutie (du moins pour certains de ses films).

C'est donc dire que ce qui importe avec Polanski, c'est avant tout l'histoire à raconter plutôt que la façon de la raconter — sans qu'il y ait ici aucune connotation péjorative —, les trouvailles que permettent les expérimentations narratives (comme un Gus Van Sant peut s'amuser à le faire, par exemple) étant reléguées au second plan, pour ne pas dire aux oubliettes.

What you see is what you get, donc, avec Polanski et c'est principalement ici que réside le problème. Quand on prend le parti pris de la transparence — c'est-à-dire qu'on voit le cinéma comme une fenêtre sur le monde plutôt que comme un langage à manipuler (l'un n'étant pas nécessairement en contradiction avec l'autre, cependant) —, la solidité du récit devient la principale assise sur laquelle l'œuvre cinématographique peut se poser. Ce qui signifie simplement que la qualité de l'œuvre, même si la réalisation est d'une impeccable justesse, repose avant tout sur les qualités qui sont intrinsèques au scénario, sur la vision que celui-ci véhicule. Et ici,



Une transposition sans véritable souffle

honnêtement, l'histoire, une fois racontée par le truchement du médium cinéma, reste d'une impardonnable tiédeur, résultat d'une adaptation honnête qui ne fait que transposer sans véritable souffle un roman qui déjà est loin de représenter la quintessence de la littérature mondiale.

Pas de virée transcendante, donc, ou de trouvaille probante permettant une percée dans l'universel et, surtout, pas de couleur singulière donnée à l'ensemble. On assiste, somme toute, à une habile translation du récit d'un médium à un autre, mais sans qu'un véritable point de vue n'intervienne dans l'opération et, donc, sans véritable plus-value donnée par l'adaptation. Du coup, l'entreprise apparaît d'une impitoyable inutilité. Ce qui en vient à poser une question toute fondamentale : pourquoi vouloir adapter *Oliver Twist* ? Si la chose était le produit d'un énième tâcheron de l'usine hollywoodienne, on aurait compris d'emblée, mais venant du cinéaste Polanski, on reste malheureusement sans réponse.

■ Royaume-Uni / République tchèque / France 2005, 121 minutes — Réal. : Roman Polanski — Scén. : Ronald Harwood, d'après l'œuvre de Charles Dickens — Images : Pawel Edelman — Mont. : Hervé de Luze — Mus. : Rachel Portman — Dir. Art. : Allan Starski — Cost. : Anna B. Sheppard — Int. : Ben Kingsley (Fagin), Barney Clark (Oliver Twist), Leanne Rowe (Nancy), Mark Strong (Toby Crackit), Jamie Foreman (Billie Sykes), Harry Eden (Le coquin), Edward Hardwicke (Monsieur Brownlow), Ian McNeice (Monsieur Limbkins), Jeremy Swift (Monsieur Bumble), Frances Cuka (Madame Bedwin), Michael Heath (Monsieur Sowerberry), Gillian Hanna (Monsieur Sowerberry) — Prod. : Roman Polanski, Alain Sarde, Robert Benmussa — Dist. : Columbia.